

ont déposées les saintes reliques. Le saint sacrifice de la messe commence, tout le peuple s'y unit avec un merveilleux recueillement. A peine est-il terminé que Mgr. de Bordeaux, se dépouillant de ses ornemens pontificaux, avance jusqu'à l'entrée de l'enceinte, et, s'adressant au peuple nombreux qui l'entoure, dans un discours plein d'idées élevées et d'heureuses illusions, développe ces trois pensées : — la religion est éminemment civilisatrice, — elle seule procure le bonheur véritable en ce monde. L'orateur sacré prouve sa première proposition en jetant un regard sur ce qu'était le pays avant l'introduction des Barbares, ce qu'il a été depuis que la religion a fui ses bords. "Et maintenant, ajoute-t-il, si la civilisation doit encore refleurir dans ces lieux, si l'Arabe doit apprendre un jour à cultiver cette terre qu'il foule aujourd'hui d'un pied stupide, ce seront des religieux qui le leur apprendront, ce seront des trappistes." Passant à sa seconde pensée, l'orateur sacré nous montre la religion seule capable de verser la consolation dans un cœur brisé ; et, prenant pour exemple cette auguste mère à laquelle on vint apprendre un jour que son fils, sur lequel reposaient tant de hautes destinées, était couché sur un lit de mort, il nous la montra prosternée la face contre terre, et ne trouvant ni paix et courage pour son âme désolée que dans les pratiques de la religion. L'éloquent orateur, toujours heureux dans ses citations, prouve, par le témoignage de Napoléon lui-même, disant à un général de sa grande armée : "Tu es le plus heureux de mon empire parce que tu es le plus chrétien" (et ce général s'appelait Drouot), qu'il n'y a point, qu'il ne peut y avoir de vrai bonheur que dans la religion, mais dans la religion véritablement pratiquée, et non pas dans ce vague sentiment de religiosité qui se contente d'admirer et ne comprend pas que la religion c'est croire et aimer.

Ce discours, prononcé avec une chaleur et un entraînement extraordinaires, produit une impression si profonde, que si le respect dû à la gravité de la cérémonie n'eût retenu l'enthousiasme, l'auditoire se fût levé spontanément et eût applaudi, tant ces paroles avaient trouvé d'écho dans tous les cœurs français.

Chacun des évêques monta ensuite à l'autel, et, prenant dans ses mains la châsse consacrée, il bénit avec le bras d'Augustin le peuple, la ville et le pays tout entier.

Celui dont la voix puissante n'a pas laissé en France une ville qu'elle n'ait remuée, Mgr. Dufêtre, que ses vertus et son zèle viennent de faire appeler au siège de Nevers, avant de lever à son tour sur le peuple le bras d'Augustin, qui tant de fois s'était étendu dans ces lieux pour bénir, voulut ajouter quelques paroles aux paroles si éloquentes de l'archevêque de Bordeaux. Il raconta qu'autrefois à Rome il était allé prier sur le tombeau de saint Dominique, son glorieux patron, et que jusque-là il n'avait point porté d'autre nom, mais que, du jour où il recevait l'onction sacrée, il joindrait à son nom celui d'Augustin, dont il se proposait d'imiter les vertus épiscopales. Il acheva en exhortant le peuple à conserver la mémoire de ce grand jour par un redoublement de confiance dans la protection d'Augustin.

Enfin, après avoir reçu des mains de Mgr. d'Alger le reliquaire vénéré, le futur évêque bénit aussi le peuple prosterné.

Sur le point de saluer d'un dernier adieu cette Hyppone qu'ils étaient venus voir de si loin, les pieux évêques voulurent répandre encore une dernière bénédiction sur ce rivage témoin de tant de merveilles, et, unissant leurs mains consacrées, ils bénirent tous ensemble, au nom de la divine Trinité, cet heureux peuple qui dans ce jour puisait sans fin à la source des grâces. Tout le clergé entonne alors en chœur le *Te Deum*, ce chant d'actions de grâce attribué à Augustin, puis il dirige vers les tentes dressées à peu de distance pour y déposer les ornemens sacerdotaux, et là reçoit les félicitations des généraux Randon et Baraguey-d' Hilliers, qui avaient assisté à cette imposante cérémonie à la tête de leur état-major.

Il était midi, le soleil versait ses rayons les plus ardens. Tout le peuple se disperse à l'ombre des oliviers, depuis la basilique de la paix jusqu'au sommet du mamelon d'Hyppone, pour se reposer et prendre son repas. Dans l'enceinte des antiques citernes, M. le général Randon avait fait préparer un banquet auquel vinrent s'asseoir les sept prélats et les autorités civiles et militaires.

Le désir de passer les fêtes de la Toussaint à Alger engagea les pieux pèlerins à hâter leur départ ; mais avant de s'éloigner peut-être pour toujours, les charitables prélats voulurent faire participer les pauvres à la joie commune, en leur distribuant d'abondantes aumônes, imitant en cela le premier des pasteurs dont il est dit qu'il passa en faisant le bien, *transiit bene faciundo*. Des barques vinrent les prendre au port de la Seybouse, et bientôt nous les vîmes, accompagnés des regrets de toute la population, regagner leurs vaisseaux, qui, une heure plus tard, saluaient d'un dernier adieu la ville hospitalière de Bone.

Nous lisons dans une autre correspondance :

En descendant d'Hyppone, nous trouvâmes sur les bords de la Seybouse des embarcations qui nous conduisirent à nos navires. Une heure après, nous étions en mer et nous faisons voile pour Alger, où nous arrivâmes dans la nuit du 31. Le jour de la Toussaint, Mgr. de Bordeaux a officié pontificalement dans l'élégante mosquée dont on a fait la cathédrale ; tous les évêques assistaient à la cérémonie. Le soir, Mgr. Dufêtre a prêché au milieu d'un immense concours. Il a parlé avec une conviction qui donnait quelque chose de prophétique à son accent, des destinées futures de l'Algérie, de la conversion des infidèles de cette nouvelle France, etc. Je renonce à vous dire l'effet qu'il a produit.

Jeudi soir, 3 de ce mois, Mgr. l'archevêque de Bordeaux, accompagné de l'évêque d'Alger et de cinq évêques de France, s'est rendu à Blidah pour la consécration de l'Eglise catholique, à laquelle a été affectée une des quatre mosquées de la ville. Cet édifice, d'une noble et simple architecture est l'un des plus remarquables que la piété musulmane ait élevés en Algérie, la consécration a eu lieu le lendemain matin. C'était une imposante manifestation de cette grande réaction religieuse qui, au nom de la civilisation, ramène, après quinze siècles d'absence, le christianisme triomphant sur le sol africain, d'où il avait été chassé par les armes des Barbares.

Lorsque, il y a à peine deux ans, cette mosquée reçut la destination qu'elle a aujourd'hui, Blidah était arrivé au dernier terme de sa décadence. Aux ruines du tremblement qui, quelques années avant la conquête, avait renversé la ville et fait périr les deux tiers des habitans, la guerre avait ajouté de nouvelles ruines : une grande partie des orangeries avait disparu ; toutes les sources de travail, d'aisance et de prospérité étaient taries ; la population, considérablement éclairée par l'émigration, s'éteignit peu à peu au milieu d'une misère profonde, dans cette ville étroitement bloquée et resserrée par les Arabes. Aujourd'hui, grâce aux événemens accomplis, aux efforts constans de l'administration, la situation est toute autre, et le pays marche vers une prompte régénération. La transition préparée a été brusquée. Hier, l'atonie la plus complète, la destruction rapide, aujourd'hui le mouvement incessant, créateur, l'activité la plus entreprenante et quelquefois la plus désordonnée.

Le dimanche 6, tous les évêques ont successivement béni la ville et les fidèles d'Alger ; puis, après avoir dîné chez le gouverneur-général, ils se sont embarqués pour la France. Le 7, un violent coup de vent nous a obligés à chercher un refuge dans la baie de Palma (Ile majorique) ; nous avons passé deux jours dans cette île. Au moment où je vous écris, Marseille est en vue : j'y terminerai ma lettre ce soir. Adieu.

On écrit de Marseille, 15 novembre :

Hier matin, Mgr. de Mazenod, suivi de plusieurs ecclésiastiques, a monté à la chapelle de Notre-Dame-de-la-Garde, pour y rendre grâces de son heureux retour. Le prélat a voulu consacrer par son exemple la pieuse coutume des marins qui, échappés aux périls de la navigation, se font un devoir d'accomplir ce pèlerinage. Lui aussi avait eu sa part du danger, car la tempête qui a forcé le Gassendi de chercher un asile à Palma, était plus violente qu'on ne l'a d'abord annoncé ; la barre du gouvernail s'est brisée, il a fallu près d'une demi-heure pour la réparer, et si on eût été plus près de la terre, le bâtiment qui ne gouvernait plus y eût été sans doute jeté au risque de périr corps et biens.

AVIS.

MM. LES CURÉS qui désirent se procurer un **BEDAU** intelligent et recommandable pourront s'adresser à ce BUREAU. Des certificats satisfaisans seront présentés.

LIBRAIRIE D'E. R. FABRE,

RUE SAINT-VINCENT,

No. 3.

Le soussigné est très reconnaissant pour l'encouragement qu'il a reçu de ses nombreuses pratiques, et a bien l'honneur de leur annoncer qu'il se propose de partir pour FRANCE vers la fin de Janvier.

Les personnes qui voudront bien l'honorer de leurs commandes sont priées de le faire aussitôt que possible.

Il prie instamment les personnes qui lui sont endettées de venir régler leur compte sous le plus court délai.

Montréal, 29 Novembre 1842.

A VENDRE,

à CE BUREAU ET CHEZ LES LIBRAIRES DE MONTRÉAL, DE QUÉBEC ET DE TROIS-RIVIÈRES,

UN CALENDRIER ECCLESIASTIQUE ET CIVIL.

Pour l'année 1843.

Ce CALENDRIER contient outre une liste complète du CLERGÉ CATHOLIQUE des DIOCÈSES de MONTRÉAL et de QUÉBEC, les ÉPOQUES ECCLESIASTIQUES notamment celles concernant le CANADA, l'ORDO ou l'ORDRE des RUBRIQUES, la Liste et les Termes des Cours de JUSTICE, la Liste des principaux OFFICIERS du GOUVERNEMENT, des MEMBRES de la LÉGISLATURE, des MAGISTRATS, des COMMISSAIRES pour l'érection des Paroisses, des AVOCATS, des NOTAIRES etc., les BANQUES de MONTRÉAL avec leurs jours d'escompte, etc., etc.

Le CALENDRIER ECCLESIASTIQUE ET CIVIL se recommande par sa perfection typographique. On se le procure à très bas prix.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE, P. TR. DE L'ÉVÊQUE.
IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET,